



FESTIVAL NAVA LIMOUX ANDRÉA SUPERSTAR VÉRITABLE TORNADE ROUSSE.

PAR JEAN-FRANÇOIS BOURGEOT

A celle qui descend en zig-zag de Frédéric Mistral, le festival rendait un hommage appuyé : en deux films qui comptent dans une carrière (et quelle carrière), La grande Bouffe de Marco Ferreri et Le dernier Métro de François Truffaut. Le premier pour redire à travers un film-culte qui tache, au milieu de quatre stars masculines, l'émergence d'une nouvelle personnalité de l'actorat français, le second pour illustrer aussi la passionnante conférence de Chantal Plantureux sur « le théâtre à Paris sous l'Occupation ». Deux des meilleurs rôles de notre rouquine aux yeux bleus préférée, à qui il est facile d'attribuer les mots audace et énergie. Quand il s'agit de jouer la comédie, celle qui fut donc la scandaleuse du festival de Cannes 73 (n'empêche, la tarte Andréa, on en reprendrait bien une petite part) n'a strictement peur de rien. Elle ne prétendra jamais n'avoir fait que des bons films, mais au moins n'aura-t-elle jamais cessé de travailler. Dans « Chœur de rockers » l'an dernier, dans « Notre tout petit mariage » cette année, mais aussi régulièrement dans des téléfilms ou au théâtre, Andréa me fait penser à cette ancienne formule que m'avait transmise un metteur en scène de théâtre aujourd'hui disparu :

« Un acteur qui ne joue pas, c'est un homme qui meurt ». Et Andréa, c'est bien ça l'idée, est très, mais alors très, vivante ! Et nous étions heureux de (re)-découvrir la pièce de Christian Siméon, « La Priapée des écrevisses » (mise en scène par Jean-Michel Ribes lors de sa création en 2002), auteur dont nous avions particulièrement apprécié « Ra-deaux » il y a quelques années. Une pièce qui ressuscite une intrépide galante, celle qui d'une succion particulièrement démoniaque envoya notre bon Félix Faure, président de la République, la troisième du nom, ad patres. Les hommes politiques étant ce qu'ils sont, cette étonnante fin de vie (franchement pas pire que d'être oublié dans un EPHAD) lui valut une belle blague posthume : « Il voulait être César, il ne fut que Pompée... ». Clémenceau avait des moustaches sympas, mais c'était un faux gentil. Cette Marguerite Steinheil – dite aussi La Pompe funèbre – issue de la haute bourgeoisie, d'abord mariée à un peintre puis excellent en demi-mondaine salonnarde recevant le tout Paris Emile Zola en tête, méritait à coup sûr un portrait, une pièce, une imagination dévergondée. Siméon nous la présente à la fois protégée par son âge et excédée par cet âge,

cet âge où tout ne devient que regrets et nostalgie. Elle est devenue pairesse d'Angleterre, se la pète un peu et ment comme un arracheur de dent. Mais s'obstine à cuisiner des écrevisses, ces écrevisses que son Félix aimait tant... et qui se raidissent quand on sait y faire. Elle ne cessera jamais de cuisiner, alors qu'un journaliste est venu là pour lui tirer les vers du nez, obtenir le fin mot de la sanglante affaire de l'impasse Ronsin, l'autre grande affaire de sa vie tumultueuse. Le dispositif scénique s'en tient aux éléments de cuisine, un bloc assez raide, le mouvement et le rythme de la pièce étant imprimés principalement par les comédiennes Andréa Ferréol et la jeune Pauline Phelix (en servante patiente et complice, en chanteuse pour rimes croquignolles aussi). C'est vif, plutôt méchant que tendre, Andréa se montre idéalement pathétique et coquine, cynique et désespérée, et nous rappelle, avec une gourmandise certaine pour l'effet qu'elle maîtrise, cette époque bénie où une maîtresse de maison digne de ce nom savait faire monter les blancs en neige à la seule force du poignet. Elle en monte, elle-même, sur la table... Un triomphe !